

## Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

### Le Cris de l'Âme

*Et ne nos inducat in  
tentationem.*

Entends ce cri, mon Dieu ! toi qui fis de mon âme  
Un abîme sans fond, qui s'agite et réclame,  
A chaque instant du jour,  
Sa large part d'amour, de bonheur et d'ivresse,  
Tandis qu'à ses côtés la coupe enchantresse  
S'offre et dit : à ton tour !

Approche de ta lèvre indécise et brûlante,  
Le breuvage enivrant dont la vertu puissante  
Chasse au loin la douleur,  
Mets dans les yeux éteints une flamme joyeuse,  
Sème des fleurs partout sur la route poudreuse  
Et réjouit le cœur !

Que répondre à ce chant qui trouble, puis entraîne ?  
Et comment résister à la voix de Sirène  
Qui murmure tout bas :  
Viens t'abattre aux sentiers où se cueillent les roses ;  
Laisse derrière toi les souvenirs moroses,  
Je guiderai tes pas !

J'ai peur ! Mon Dieu, vient mettre au fond de ma pauvre  
Du courage chrétien la généreuse flamme, (âme  
Comme guide et soutien !  
Prends ma vie et mon sang ! ils sont à toi, doux Maître.  
Mais laisse-moi toujours n'avoir et ne connaître  
D'autre amour que le tien.

Rends-moi fort et vaillant pour soutenir la lutte  
A laquelle ici-bas tous les cœurs sont en butte.  
Détourne mon regard  
Des tableaux séduisants que me montre un doux rêve,  
Car je veux guerroyer sans repos et sans trêve  
Sous ton noble étendard.

Oh ! ne me laisse pas succomber ! Ma faiblesse  
Remplit mon pauvre cœur d'une immense tristesse  
Sans toi, je ne puis rien !  
Guide mes pas tremblants loin des bords de l'abîme,  
Et fais qu'à la clarté de ton amour sublime  
Je marche en vrai chrétien !

Marseille, Janvier 1883.

T. L.

### SEULE !

Ils me disaient hier que la route est pénible  
Quand on veut marcher seul,  
Et que l'isolement rend le cœur insensible  
Et froid comme un linceul ;

Qu'il est doux de pouvoir appuyer sa main frêle  
Au bras d'un ami sûr ;  
Que partagé, l'amour attache à l'âme une aile,  
Au front, un rayon pur.

Que de beaux anges blonds nous font aimer la vie  
En l'occupant toujours,  
Et plus tard grands et forts, quand la tête est blanchie,  
Couronnent nos vieux jours !

Car nous sommes créés pour vivre à deux sur terre  
Et pour nous dévouer ;  
Mais non pour remplir seuls la tâche journalière.  
Dieu commande d'aimer !

J'ai souri doucement, puis détourné la tête !  
Les détromper, pourquoi ?  
Comprendraient-ils, mon Dieu, la volupté secrète  
De vivre seul pour toi ?

Comprendraient-ils l'austère et noble poésie  
Qui réchauffe le cœur !  
De ceux qui, dédaignant la vulgaire ambroisie,  
Marchent fiers et sans peur,

En cet étroit sentier qu'on nomme sacrifice,  
Les yeux levés au ciel  
Et trempent vaillamment leurs lèvres au calice  
D'où déborde le fiel.

A quoi bon dévoiler d'ineffables mystères  
De bonheur et d'amour ?  
Maître, cheminer seul en ce lieu de misères  
N'est-ce pas avec toi triompher sans retour ?

T. L.

[Pour l'Album des Familles]

### MAMAN

I

Maman ! je l'ai souvent prononcé dans ma vie  
Ce nom qui, maintenant, n'est plus qu'un souvenir.  
Hélas ! sans me douter, dans ma douce folie,  
Que le plus pur bonheur tôt ou tard doit finir.

II

Il fut le talisman de toute ma jeunesse  
Ce nom que je redis, brisé par la douleur ;  
Car il est le plus cher symbole de tendresse,  
Ce nom, qui pour toujours est gravé dans mon cœur.

III

Et dès que je suis seul, sans qu'on puisse m'entendre  
Je répète ce nom objet de mes amours.  
Mais elle m'est ravie, et sa voix douce et tendre  
Ne me dit plus : Mon fils, comme aux temps des beaux jours.

IV

A Chaque battement mon cœur me parle d'elle,  
Ce bien cher souvenir augmente mon tourment ;  
Car sans cesse il me suit, toujours me la rappelle  
Sans pouvoir me la rendre, hélas ! un seul instant.

V

Ce fut le premier nom que tu m'appris à dire.  
Quand sur moi tu veillais, assise à mon berceau.  
Ce premier mot par toi fat payé d'un sourire,  
Nous n'avions pas alors entre nous un tombeau.

VI

Mais j'irai quelque fois prier sur cette tombe  
Ou tu dors maintenant de l'éternel sommeil,  
J'emporterai l'espoir dans mon cœur qui succombe,  
Mère ! de te revoir, au grand jour du réveil.

CHARLES OGINET.